

Mourir de penser de Pascal Quignard

Martin Hervé

Numéro 253, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79766ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hervé, M. (2015). Compte rendu de [*Mourir de penser* de Pascal Quignard]. *Spirale*, (253), 53–54.

La curée de la pensée

PAR MARTIN HERVÉ

MOURIR DE PENSER
de Pascal Quignard
Grasset, 240 p.

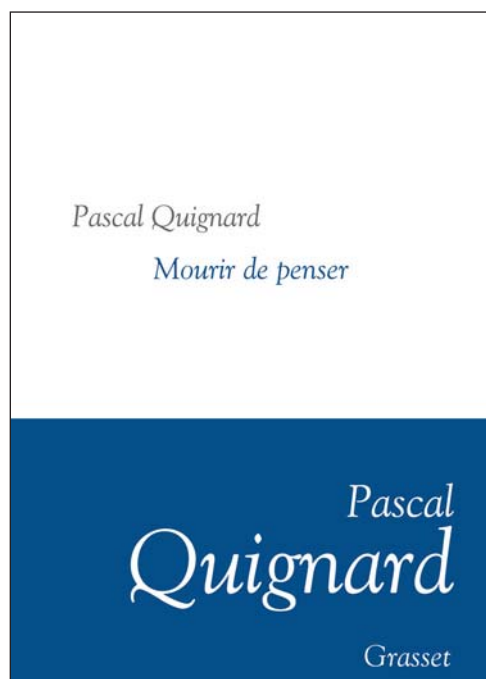
Pensée dépecée, pensée livrée en pâture, pensée ne se déroband que pour mieux tomber, se livrer aux griffes de celui qui pense savoir penser : c'est à un exercice périlleux et ancestral que s'adonne Pascal Quignard dans son cycle d'essais réflexifs et fragmentaires, *Dernier Royaume*. Les éditions Grasset viennent d'en faire paraître la neuvième livraison, *Mourir de penser*, sans nul doute le volume le plus aride. C'est que Quignard ne se préoccupe pas des attentes du monde des lettres. Depuis la cessation de ses activités d'éditeur et la fin de sa carrière musicale, dans le milieu des années 1990, son écriture s'hybride et ne se refuse rien. Conte, mythe, journal intime, traité ou essai sont jetés pêle-mêle sur le papier et participent, par leur concaténation, d'une divagation érudite et exigeante rivée à la lettre même. Avec *Vie secrète* (1998), préquelle de *Dernier Royaume* nourrie à même la sidération d'un accident cardio-vasculaire qui faillit lui coûter la vie, et *Les ombres errantes* (2002), premier jalon du cycle, Quignard trace une route solitaire dont les Humanités forment les pavés. Une extrême attention portée à l'étymologie, aux radicales que couvent les mots sous leurs apparats communicants, à la genèse au sein du langage : voici la seule méthodologie qu'adopte ce penseur sans méthode, ce sage indiscipliné, cet érudit *originellement* amoureux. Amoureux de ? D'un désir séculier jailli de la « *caverne encéphalique* » de notre esprit, répercutant depuis les commencements le souvenir en creux du perdu.

SUR LE QUI-VIVE

La pensée n'est pas en attente. Refusant la fixation, elle se veut plutôt en mouvement, prête à surgir à chaque instant. L'exercice de l'esprit est un récit en chemin, un sentier emprunté à rebours dont l'aboutissement demeure toutefois hors de portée des pas du marcheur de la conscience. Qui peut se targuer de revenir à l'origine ? La pensée s'élabore dans la perte, dans l'absence, à travers ce passage inéluctable et fuyant – passé éternellement passant – qu'elle cherche sans cesse à saisir de ses mâchoires. En ce sens, le « *penseur est un survivant* ». En lui bée la déchirure du traumatisme de sa naissance comme sujet. Toute pensée se paie donc d'un périlleux tribut. Cela, Giordano Bruno, brûlé vif sur le bûcher, ou Marcel Granet et Thomas d'Aquin sombrant dans la langueur funeste d'un post-partum spirituel, ne le surent que trop. Mourir de penser ou mourir de pensée. D'aucuns n'eurent pas même le choix. Ainsi d'Argos, le non moins célèbre chien d'Ulysse qui, à l'approche de son maître déguisé en mendiant, revenant en Ithaque après vingt ans d'aventure, se lève, flaire Ulysse, *pense* Ulysse dans cet homme accouré de guenilles, puis rend son dernier souffle. La pensée est un seuil

sur lequel on peut basculer, mais aussi un lien, un carrefour ou un brin de paille par lequel rarement plaisir et mort n'auront semblé se toucher si inextricablement.

Pour l'auteur de *Tous les matins du monde*, l'esprit ne vogue pas en d'évanescences sphères mais se pétrit à même les densités graves du monde de la matière. Et si son écriture s'acharne à poursuivre un rêve, c'est avant tout une chasse. « *Mise en alerte, bond, agrippement, étreinte elle-même bondissante, mortelle, affamée, encastrante, dévorante, tel est le noos (la pensée archaïque)* ». En fin limier,



l'esprit traque, agrippe, mord. Sa fête est une venaison. Jamais au repos mais perpétuellement aux aguets. Pour s'en convaincre, ne suffit-il pas de poser un regard étymologique sur le *noos*, qui est tant la pensée que le flair? *Noos* donnant *nostos*, le retour. Au cœur même de la pensée s'agite et agit le mouvement de la bête, l'attente impatiente d'un retour qui ne passe pas. Mais qu'est-ce que la pensée pense, ou plutôt quel est l'objet de sa chasse? Un frisson parcourt notre échine car, à qui s'est voulu maître de la pensée, celle-ci découvre non la face fidèle et aimante du chien Argos mais les crocs d'une sauvagerie insoumise.

LE DÉMON DE L'INTRANQUILLITÉ

L'homme est proie du démon (ou *daimôn*) de l'intranquillité. Depuis des siècles ce dernier s'impose par ses commandements souterrains tant à l'es-

l'éclat cruel que la religion du Fils garnit des lames de la culpabilité et des péchés mortels. Ainsi la conscience vient au monde. Pourtant, faisant retour, le *daimôn* de la pensée conserve une enclave personnelle au plus profond de chacun : Freud la baptise le Surmoi.

D'aucuns chérissent plus que tout ce génie familial, à l'image de Socrate qui préfère la coupe de ciguë à l'idée de le répudier. Crébillon fils n'écrit-il pas un éloge de son propre démon de la masturbation dans *Le Sylphe*? Cet étrange compagnon d'âme hantait encore récemment les sous-bois de la littérature. Ainsi Pierre Klossowski, dans *Le bain de Diane*, donne la parole à un *daimôn* devenu intercesseur des désirs de la déesse et l'image liminaire sans qui tout rapport entre le sujet et l'Autre demeurerait impossible. Trépidé entre les hommes et les dieux, les hommes et les rêves, le *daimôn* est la pensée se

Trépidé entre les hommes et les dieux, les hommes et les rêves, le daimôn est la pensée se cherchant dans l'image sans y parvenir; en équilibre instable sur le fil tranchant de la représentation et, par là même, pour toujours dialectique. Entre le royaume des dieux et la cacophonie vertigineuse des atomes, entre le sens rassurant et l'horreur du réel, la métaphore démonique manifeste l'acte de penser comme un choix répété d'embrasser l'inconfort et d'y laisser errer, hagard, son désir.

prit du névrosé obsessionnel qu'à celui du plus illustre des philosophes : Socrate. Sous le tracé rigoureux de Quignard, la « *conscientia* » se sépare un à un de ses masques et livre ses secrets. Après l'Antiquité, le *daimôn* privé socratien, héritier des mânes romaines aux yeux sans sommeil, opère sa mue par dilution dans les âmes païennes en instance de conversion, jusqu'à proclamer son empire dans la lumière d'un christianisme n'admettant aucun coin d'ombre – piège à

cherchant dans l'image sans y parvenir ; en équilibre instable sur le fil tranchant de la représentation et, par là même, pour toujours dialectique. Entre le royaume des dieux et la cacophonie vertigineuse des atomes, entre le sens rassurant et l'horreur du réel, la métaphore démonique manifeste l'acte de penser comme un choix répété d'embrasser l'inconfort et d'y laisser errer, hagard, son désir. Si la société est fascinée, le penseur est lucide. Et soli-

taire. « *Qui pense trahit* » : le penseur sort du groupe, s'en délie. Il s'ouvre à l'angoisse d'une mort isolée et sans recours. Plus jamais le repos ne lui sera accordé, voie peu engageante s'il en est.

Pourquoi dès lors tenter un pari aussi fou ? Car « *naître et penser sont contemporains* ». En chaque homme réside le souvenir-aimant d'un perdu qui aiguise et aiguille toute pensée. Quignard l'érige même au rang d'obsession. Ce Jadis d'une scène originaire que nul ne peut contempler ou envisager, l'imaginaire seul peut s'y affronter, mais l'échec est inscrit au cœur de la machinerie du théâtre aux fantômes. Face à ce trou noir de la pensée qu'est la naissance déchirante et traumatique, l'écriture tentera une entreprise de comblement sans cesser d'en creuser l'énigme. Ainsi le sujet s'enferme-t-il dans sa malédiction. « *Il faut un premier royaume pour que règne un dernier royaume. Et il faut une scène traumatique pour passer de l'un à l'autre. C'est ainsi qu'il y a, pour chaque homme, une épreuve de l'originaire. La naissance est cette épreuve* ».

L'Avant impensable de l'union fusionnelle à la mère et celle de l'autre union qui a présidé à la *conceptio*, Quignard les interroge sans relâche grâce au tamis des mythes et des fictions antiques. Platon, Apulée, Lucrèce ou Ovide, Archimède, mais aussi Descartes, Freud et Lacan : remontant le plus loin possible la piste du fleuve antédiluvien de la langue, à travers les mots de ceux qui le portèrent à son point d'ébullition – qui n'est toujours que rougeoiement du désir –, Quignard s'avoue de livre en livre écrivain jamais rassasié, entièrement tourné vers son idée fixe de la perte incommensurable de la mère. Parfois austère, souvent ardue, sa quête n'occulte pas toutefois l'érotisme qui bruisse sous la langue. Elle fait même son lit dans les draps incarnats du coït, car la « *caverne encéphalique* » infiniment vibre et répercute la première secousse qui ébranla la « *grotte utérine* ». Pour toujours la pensée en portera le manque au fer rouge. Tel est pris qui croyait jouir. *Le sexe et l'effroi*, désirer et penser : une même chose et à un seul prix. ⊥